



LES PARENS D'AUTREFOIS

ET

CEUX D'AUJOURD'HUI.



Du couvent de *** le . . . 1816.

J'ai reçu ta lettre, mon amie; elle a pénétré les grilles, les épaisses murailles du cloître, pour me prouver que ces obstacles n'en étaient pas pour l'amitié. Elle m'a apporté quelques instans de bonheur, en me faisant part du tien, de celui de ton époux, de ta fille; la voilà unie à l'homme qu'elle aime, la voilà heureuse: et qu'il importe qu'il soit un peu moins riche, d'un

peu moins bonne maison que son rival ? il lui plaît, elle l'a choisi ; mais qu'elle n'oublie pas de bénir ses parens, car ils auraient pu, en usant de leurs droits, empêcher son union de s'accomplir. Cela aurait été affreux, n'est-ce pas ? oh oui, bien affreux ! Depuis plus de cinquante années, j'ai vu se succéder grand nombre de tyrannies : celles des rois, des peuples, de l'anarchie, du soldat ; aucune ne m'a fait horreur comme celle qu'un père impose à son enfant ! Écoute : ces réflexions réveillent des souvenirs qui long-temps ont fait couler mes larmes ; mais sois tranquille, mon amie, ta fille n'en répandra jamais pour la même cause.

Dans un riche hôtel du faubourg Saint-Germain vivait une famille dont les générations, depuis 1500, ne s'étaient jamais interrompues ; cette famille, c'était la mienne : elle se composait, en 1780, de mon père, de ma mère, de mon frère, et de moi. Nous fûmes tous deux élevés dans la maison paternelle, mais loin des yeux de nos parens, loin de leurs embrassemens ; livrés au torrent du monde, ils ne pouvaient point s'occuper de nous : aussi à peine s'ils nous connaissaient, à peine si nous les connaissions. Cet isolement nous rendit extrêmement timides ; moi surtout, née avec une imagination rêveuse et tendre, j'avais besoin d'expansion ; et

lorsque, cherchant dans les yeux de mon père l'expression de la bienveillance, je n'y voyais que celle de la dureté, je reculais avec effroi. Mon regard suppliant s'arrêtait alors sur ma mère : elle était impassible ! Jamais elle ne m'ouvrait ses bras ! Mon frère seul pouvait s'y jeter ; seul il était l'objet de sa tendresse. De sa tendresse, oh ! non, de son orgueil ! J'étais donc oubliée. Cet abandon rendit mon âme triste et sombre ; mes pensées se renfermèrent dans mon cœur et s'y concentrèrent ! Je ne vis plus autour de moi qu'ennemis et solitude, et lorsqu'interrogeant l'avenir, j'y cherchais l'adoucissement de mes maux, il me semblait entendre une voix terrible qui au contraire me faisait pressentir qu'ils devaient s'accroître ! En effet, l'orage, près d'éclater, grondait sur ma tête : je touchais à ma seizième année, et mes parens m'avaient appris qu'ils s'occupaient de la stabilité de mon existence. J'accueillis avec une inquiétude vague cet avertissement que je regardai comme le prélude de mes chagrins. Je ne me trompais pas. Un jour que j'étais seule dans ma chambre, livrée à des réflexions pénibles, la voix de mon père frappa soudain mon oreille : il m'appelait : et je me rendis en toute hâte au salon, où je le trouvai avec ma mère ; tous deux étaient assis, tous deux me tendirent la main

avec un peu moins de froideur qu'à l'ordinaire. Je la saisis avec reconnaissance, j'y posai mes lèvres, et j'écoutai respectueusement le discours que m'adressa mon père d'un ton ferme et solennel : « Depuis long-temps, dit-il, je m'occupe de votre avenir et de celui de votre frère ; il vient d'atteindre sa vingt-deuxième année, âge auquel j'ai fixé son établissement ; d'ailleurs, une occasion brillante se présente, il faut la saisir. Il doit vous importer, pour sa gloire comme pour la nôtre, que la fortune de ses aïeux lui arrive entière, afin de soutenir honorablement le rang qu'il tient d'eux, et la position dont il jouit dans le monde. Ce raisonnement, qui doit vous paraître juste, bannit pour vous toute idée de mariage, et ne laisse que celle de vous retirer au couvent : j'y ai réfléchi avec votre mère ; sa tendresse maternelle a d'abord repoussé avec effroi le mot cloître ; mais, après un court examen, elle a été bientôt rassurée sur la vie calme dont vous y pourriez jouir, et, convaincue de la sagesse de ma détermination, elle s'y est soumise, la sachant irrévocable, et basée sur votre tranquillité et votre bonheur. » Mon père parlait encore, et cependant j'avais cessé de l'entendre ; mes yeux voyaient à peine, un poids affreux pesait sur mon cœur. « Oh non ! non, point de couvent ! m'écriai-je dans mon

délire. Savez-vous ce que c'est qu'un couvent ? cela sépare du monde, c'est un tombeau, c'est un tombeau, vous dis-je ! » Et tombant à genoux, je me prosternai devant mon père ; mon front décoloré alla se meurtrir sur ses pieds. « Grâce, m'écriai-je avec l'énergie du désespoir ; grâce, je veux mourir ! Jamais un regard ami ne console mes douleurs !! Vous êtes des barbares ! Tuez-moi, tuez-moi ! vous dis-je ; mais m'ensevelir vivante dans un monastère, jamais, jamais ! » Je tenais embrassée une des jambes de mon père. « Cette fille est folle, » dit-il avec un courroux qu'avait fait naître ma résistance ; et dégageant sa jambe avec un mouvement brusque et subit, je n'eus plus de soutien, et ma tête alla frapper sourdement l'angle d'une boiserie. Un frisson courut le long de mon corps ; la douleur que me causa ma chute, m'arracha un cri et me rendit l'usage presque perdu de mes sens ; puis, voyant ma mère s'élançer vers moi, inquiète, éperdue, je me relevai avec une rapidité nerveuse, et détournant les yeux, je lui dis, pleine d'une indignation amère et profonde : « Éloignez-vous, madame : les traitemens affreux que je subis me rendent indépendante !... Je vous remercie, je n'ai pas besoin de vos secours. Je viens d'apprendre qu'il me serait inutile de les implorer,

et d'ailleurs j'ai l'âme trop fière pour me mettre dans le cas de devoir quelque reconnaissance à mes bourreaux !.. » Ce mot brisa ma mère ! elle se couvrit les yeux, se jeta dans un fauteuil ; et mon père, me prenant par la main, me fit descendre l'escalier machinalement et sans résistance. Une voiture m'attendait, j'y fus précipitée ; la portière se referma, et une heure après j'étais au couvent ! Depuis ce jour je n'en sortis jamais : mon noviciat dura deux années, et à dix-huit ans je prononçai mes vœux ! Je me rappelle encore ce jour terrible, cette renonciation au monde que j'articulai d'une voix creuse et tremblante sous le drap de mort ! et ma chevelure d'ébène tombant sous le ciseau, glissant le long de mes épaules, de ma robe de bure, et roulant en longues boucles sur le pavé de la chapelle ! le lendemain ces boucles furent jetées dans un coin avec la poussière : car un père, une mère, n'étaient venus ni les ramasser, ni les recueillir comme un précieux souvenir ! Je me rappelle mes yeux, naguère beaux et brillans, maintenant pleins de larmes, sans vie ! mon jeune et gracieux visage, amaigri par les veilles, creusé par le désespoir, et ce bandeau, ce voile noir dont on couvrit ma tête ! Alors tout fut consommé ; et quand, changeant mon nom, j'eus celui de sœur Marie de la Miséricorde,

j'éclatai en sanglots ; « Où est donc cette miséricorde, m'écriai-je ! Est-elle sur la terre ? oh ! non, non, les hommes n'en ont point. Est-elle dans le Ciel ? Il ne m'a pas encore répondu. » J'ai plus tard entendu sa voix, quand le temps eut éloigné et affaibli le bruit de mes douleurs !.. En voilà le récit, mon amie, elles furent cruelles, mais elles n'ont pas desséché mon cœur : le tableau de ta joie maternelle lui a causé une satisfaction inconnue ; il a, d'un baume consolateur, adouci ses peines ; je me suis retracé, avec la jouissance d'une âme exempte de jalousie, cette cérémonie touchante dans laquelle ta fille, heureuse et fière de ton approbation, a fait l'échange d'un peu de sa liberté pour beaucoup de bonheur et d'amour. J'ai cru entendre le bruit joyeux de l'airain dans les airs ; j'ai cru voir la jeune épouse parée de fleurs, agenouillée au pied de l'autel, le front couvert d'un voile blanc, les joues empourprées de modestie et de plaisir, les yeux baissés timidement vers la terre, tandis que ceux de son fiancé lui lançaient un regard de tendresse et d'espérance ; je l'ai vue ramenée par son père, sa mère, son époux, comme étant leur bien, leur joie à tous. Mais pourquoi, lorsque sortant de l'enceinte sacrée où son union vient d'être bénie, pourquoi répand-elle des larmes ?

« Maman, elle pleure, » dit un enfant aux bras de sa mère, en haussant la tête au-dessus de la foule pour mieux voir passer la jeune épouse. « Maman, pourquoi l'emmenent-ils donc, ces gens ? Pourquoi donc pleure-t-elle ? » Parce qu'elle a trop de bonheur, mon enfant, » répond la jeune mère avec émotion. Et la foule de répéter d'une voix attendrie : « Trop de bonheur ! » Ce bruit confus remplit les arceaux de la vaste église et va trouver un écho dans le cœur de celle qui en est l'objet, et qui, heureuse et pensive, balbutie : « Oh ! oui, trop de bonheur ! » Jouis, excellente mère, jouis de ton ouvrage, recueille la reconnaissance, les bénédictions de ta fille ; tandis que moi !! Écoute ! Dans le silence de ma cellule j'ai maudit mes parens ! C'était l'effet du désespoir ! C'était horrible, n'est-ce pas ? oh ! oui, bien horrible ! Quand j'eus recouvré le calme, le souvenir de ces imprécations me fit peur à moi-même, me glaça d'un froid mortel, et je m'écriai : « Non, non, mon Dieu, vous n'avez pas accueilli ces paroles sacrilèges ! » J'eus besoin de me convaincre que l'Éternel les avait rejetées, tant elles me paraissaient odieuses. Mais qu'entends-je ? Voici l'heure de la prière. Que la nuit est belle et calme ! Que la lune, que les étoiles sont brillantes ! Écoute..... la cloche de matines de sa voix lente et sombre

appelle mes compagnes ; écoute..... leurs pas effleurent doucement le pavé des longs corridors. Déjà leurs cantiques montent vers les cieux ; je vais les rejoindre, mon amie ; et, prosternée sur le marbre de la chapelle, je prierai pour toi, pour ta fille ; et je demanderai au Ciel, sinon l'oubli de mes maux, du moins le courage d'en supporter patiemment le poids, et d'attendre, résignée, la fin de mon orageuse et pénible existence. »

Plus d'une jeune fille, attendrie au récit de l'infortunée recluse, bénira le changement qui s'est opéré dans le cœur des parens, et ira déposer sur le front des siens un baiser de tendresse et de reconnaissance.

LÉONTINE DE MÉDINE.

